ÉLOGE

DU DOCTEUR

GUILLAUME-ERNEST FRITZ

PAR

Le Dr P. BROUARDEL
Vice-président de la Société anatomique

LU A LA SOCIÉTÉ ANATOMIQUE, SÉANCE DU 11 JANVIER 1867

PARIS
VICTOR MASSON ET FILS
PLACE DE L'ÉCOLE-DE-MÉDECINE
1867

Extrait de la Gazette hebdomadaire de médecine et de chirurgie.

ÉLOGE

DU DOCTEUR

GUILLAUME-ERNEST FRITZ

La mort de notre collègue Ernest Fritz a si cruellement ému les membres de cette Société, elle est encore si voisine de nous, qu'en venant aujourd'hui rendre à sa mémoire un dernier hommage, je sens que le temps n'a pas émoussé notre douleur, et c'est avec un sentiment de profond découragement qu'il me faut raconter sa vie si brusquement interrompue.

La période des luttes amères touchait à son terme, celle des succès était venue; Fritz avait conquis l'estime de tous et l'amitié du plus grand nombre, il allait être possible de recueillir pour lui et pour la science les fruits d'un travail de vingt années : la mort a fait avorter toutes ces espérances, et cette vie si pleine de promesses reste incomplète, presque stérile.

Pour rendre à Fritz la justice qui lui est due, il me faut le montrer tel qu'il fut, honnête, travailleur, ami passionné du vrai et du beau. Je resterai au-dessous de ma tâche si je ne réussis à vous prouver que toutes ces qualités il les avait, peut-être même qu'il les portait à l'excès.

Guillaume-Ernest Fritz naquit, le 19 juillet 1833, à Schil-

tigheim, village voisin de Strasbourg. Il était le fils de Théodore Fritz, pasteur protestant, professeur de langues orientales et d'exégèse au séminaire protestant de cette ville. Fritz trouva dans sa famille l'exemple d'une vertu austère et reçut une éducation dont quelques traits méritent de vous être rapportés, car cette éducation semble avoir puissamment influé sur son caractère, et dans l'enfant vous devinerez votre collègue.

Son père avait consacré la plus grande partie d'une vie laborieuse à des études de pédagogie, aussi ce fut lui-même qui servit de précepteur à ses fils, et dès leurs premières années il s'appliqua à former leur caractère, à cultiver leur intelligence, et surtout à développer chez eux l'amour de la vérité, le sentiment le plus vif de la justice que l'on doit aux autres et de celle que l'on se doit à soi-même. Ces notions un peu abstraites trouvèrent dans l'enfant une nature bien disposée, et aucun de ces principes ne sortit plus tard de la mémoire de notre collègue.

En même temps qu'il donnait à ses fils ces graves enseignements, M. Fritz exigeait d'eux une obéissance absolue. La force de se vaincre soi-même constituait selon lui la base essentielle d'une bonne éducation. Ce dernier sacrifice semble n'avoir pas été obtenu sans quelque difficulté. Dès son jeune âge, E. Fritz s'était signalé par l'énergie de sa volonté, et, d'après sa mère, à qui nous devons ces détails intimes, cette énergie menaçait même de dégénérer en obstination.

M. Fritz utilisait les loisirs que laissaient les travaux sérieux pour faire parcourir à ses fils les environs de Strasbourg. Dans ces excursions, le père apprenait à ses enfants la géologie, la minéralogie, la botanique, etc.

Tout se tenait dans ce système, et déjà Fritz, qui dès ses premières années avait manifesté une forte propension au travail et à la réflexion, avait pris ce quelque chose de replié sur lui-même qui ne l'abandonna plus dans la suite.

Préparé par cette mâle éducation, Fritz entra au gymnase

protestant, et je ne vous étonnerai pas en vous disant que ses succès furent à la hauteur des espérances que son père avait conçues.

Élève de l'école de médecine de Strasbourg, il recueillit toutes ces distinctions scolaires que l'on achète par tant de labeurs, mais qui flattent si délicatement le cœur du lauréat et peut-être plus encore celui d'un père.

Les professeurs de l'École de Strasbourg conseillèrent à Fritz de compléter ses études en venant passer quelques années dans les hôpitaux de Paris.

C'est alors que nous l'avons connu, que nous l'avons tous vu à la tête de sa génération obtenir successivement tous les succès que le concours pouvait donner. C'est ainsi que nous avons pu envoyer à madame Fritz, au nombre des souvenirs les plus précieux que laissait son fils, trois médailles d'or : celle de l'Université de Strasbourg, 1855 ; celle de l'internat de Paris, 1862 ; celle de la Faculté de médecine de Paris, 1862 ; des médailles d'argent, etc.

Doué d'une grande ardeur au travail, connaissant toutes les langues dans lesquelles écrivent les savants, parlant quelques-unes d'entre elles avec la plus grande pureté, Fritz trouva dans cette instruction exceptionnelle les moyens d'acquérir un médiocre bénéfice pécuniaire et un immense trésor scientifique.

Il devint l'un des rédacteurs les plus précieux de divers recueils scientifiques. Ce fut sous la direction de M. Lasègue qu'il publia ses premières analyses de travaux étrangers. Fritz ne se rappelait jamais sans émotion l'accueil bienveillant que lui fit, à son arrivée à Paris, celui qui plus tard fut son maître préféré.

C'est dans les Archives générales de médecine et dans la Gazette hebdomadaire qu'il publia la plupart de ses travaux originaux :

En 1856, une étude sur le ramollissement cérébral consécutif aux oblitérations des artères par des concrétions détachées

du cœur. (*Gaz. hebd.*) Ce sujet avait encore à cette époque l'attrait de la nouveauté, et Fritz y revint l'année suivante dans une lettre adressée à l'un de ses maîtres, M. Forget. (*Gaz. hebd.*) En 1858, l'examen microscopique d'un foie, dans lequel les cellules hépatiques étaient détruites en partie, bien que le malade n'eût pas présenté d'ictère grave, lui donna l'occasion de faire la critique des diverses théories émises sur la pathogénie de cette affection. (*Gaz. hebd.*)

La même année, Fritz publiait dans les Archives de médecine une revue critique sur le diabète, considéré dans ses rapports avec la gangrène spontanée. Il apportait des observations nouvelles à l'appui des opinions récemment émises sur la fréquence de la gangrène dans le cours de cette maladie.

L'année suivante, Fritz reprenait l'étude du diabète, mais au lieu d'en décrire les suites, il en recherchait les causes, et montrait que certaines maladies cérébrales peuvent lui donner naissance. En même temps, Fritz donnait dans les Archives une monographie complète sur les reins flottants et sur les erreurs de diagnostic qui peuvent en être la conséquence.

En 1861, une opération de trachéotomie lui fournit l'occasion d'étudier l'asystolie dans le cours de l'asphyxie croupale. Il publia sur ce fait d'observation et sur son mécanisme une note, insérée dans la Gazette hebdomadaire, sous ce titre : *Asystolie due à la suffocation laryngée.*

Cette opération, messieurs, me rappelle de bien tristes souvenirs. Elle fut pratiquée dans le service de notre maître regretté, le docteur Aran ; je servais d'aide à Fritz avec Legrand et Albert Lemarchand. Cinq années à peine se sont écoulées et déjà je survis seul à ces amis, les meilleurs et les plus aimés de nos collègues d'internat.

Je dois encore vous signaler deux revues critiques : une sur la méningite spinale (*Arch.*, 1861), l'autre sur l'hémophilie (*Arch.*, 1863), un mémoire fait en collaboration avec MM. Ranvier et Verliac, sur la stéatose phosphorée (*Arch.*, 1863), une

traduction d'un mémoire de Griesinger sur les tumeurs adénoïdes du foie (*Arch.*, 1863), un mémoire sur la nitrobenzine et l'aniline, considérées au point de vue de l'hygiène (*Gaz. hebd.*, 1865), une note sur les paralysies avec surcharge graisseuse interstitielle des muscles; enfin, sa thèse, que vous avez tous entre les mains, sur une forme particulière de la fièvre typhoïde, qu'il propose d'appeler forme spinale.

Tels sont les travaux qu'il a signés et qui témoignent de son activité scientifique. Mais ce qu'il a analysé, traduit pour les divers journaux de médecine, dépasse et de beaucoup ce que nous venons de vous rappeler. C'était son travail de chaque jour, travail ingrat, épuisant, et qui vous condamne à chercher, dans des lectures bien souvent stériles, l'apport journalier fait à la science par les écrivains de tous les pays.

Quel jugement porter sur ces diverses publications? Elles ont toutes la marque d'un véritable esprit de critique scientifique. Mais quel que soit l'intérêt qu'elles présentent, je ne crains pas d'être démenti en affirmant qu'elles ne dévoilent pas toute la valeur de notre collègue.

Vous, messieurs, vous l'avez connue tout entière, et je suis sûr que ce n'étaient pas seulement des travaux d'érudition que vous attendiez de Fritz. Vous l'avez entendu ici défendre ses opinions avec une conviction et une logique qui faisaient assez connaître que son intelligence ne vivait pas seulement d'emprunts, mais qu'elle trouvait en elle-même ses plus précieuses ressources.

Ce qui distinguait tout d'abord cet esprit original, c'était une inflexible logique; il allait droit aux conséquences avec une certitude de déduction qui rappelait quelquefois la méthode de raisonner familière aux mathématiciens.

Plein d'élan pour la vérité scientifique, Fritz apportait à ses travaux une certaine obstination. Il ne quittait un sujet que lorsqu'il en avait mis en lumière les points les plus importants. Lorsqu'une question le séduisait, il amassait de longue main

les matériaux qui plus tard lui devaient être utiles. Et lorsqu'il nous a fallu ranger sa bibliothèque, je ne saurais vous dire quelle tristesse éveillaient en nous ces notes, ces indications bibliographiques sans nombre qui marquaient les feuillets de ses livres. Toutes ces recherches, qui pour lui se reliaient dans une même pensée, sont aujourd'hui perdues, car il leur manque l'idée fécondante qui seule pouvait leur donner la vie.

Rien, dans son extérieur, n'annonçait que Fritz eût cette vigueur et ces mâles qualités. Il était mince, plutôt élancé que vigoureux; sa démarche était timide, son air un peu mélancolique, ses gestes modérés, il semblait doux et indifférent. Mais s'il surgissait quelque question qui lui plut, il se faisait en lui un brusque changement, il semblait qu'il s'éveillât tout entier; son œil brillait, sa parole était vive, saccadée, son geste un peu brusque, et l'on pouvait comprendre au tremblement de sa voix et de sa main quel empire la passion exerçait sur lui.

Cette ardeur donnait à son esprit une verve et une netteté qui en faisaient un adversaire redoutable dans l'argumentation, car jamais la passion ne l'aveuglait assez pour dominer son raisonnement. Dans la lutte, son visage prenait parfois une certaine teinte d'ironie. Cette expression et sa froideur tout apparente le firent, par quelques-uns, accuser de fierté. C'est là un jugement auquel ceux qui ont pu connaître ce cœur si riche d'affection et de nobles sentiments sont loin d'adhérer.

Cet amour de la vérité, Fritz l'apportait également dans les choses de la vie. Malheureusement pour lui, rien ne le trouvait indifférent; il n'avait pas cette insouciance banale qui amortit singulièrement les petites blessures. Doué d'une sensibilité morale peut-être excessive, les moindres petitesses lui faisaient horreur, les moindres prévenances éveillaient en lui des épanouissements auxquels peu d'entre nous ont pu assister. Il ne se livrait pas volontiers, mais lorsqu'il ouvrait son cœur on admirait l'élévation, la noblesse de ses sentiments; on était surpris de ces joies qui éclataient avec une vivacité et un besoin

d'expansion surprenants. Il y avait une sorte de contradiction entre sa manière habituelle et ces brillantes explosions.

Les sentiments doux et affectueux dominaient chez lui. Il avait pour sa famille une tendresse qui le portait à redoubler d'efforts pour rendre possible et plus prochaine une réunion qui était le but de sa vie. Il avait pour ses amis des délicatesses touchantes et des attentions presque féminines.

D'une extrême bonté pour les malades qu'il eut à soigner, soit à l'hôpital, soit en ville, Fritz savait se les attacher, et il nous a été donné de recueillir chez quelques-uns d'entre eux des témoignages de reconnaissance et de regrets qui honorent celui qui avait su les inspirer.

Nature artiste, Fritz aimait la musique, la peinture. Il trouvait dans son talent sur le violon un adoucissement à sa solitude. Son jeu plein d'expression et de cette douceur particulière aux Allemands l'avait fait rechercher par quelques connaisseurs.

Son goût pour la peinture lui avait créé dans le monde des artistes un cercle d'amis qui appréciaient cette nature pleine du sentiment du grand et du beau.

Qu'a-t-il donc manqué à Fritz pour que ses succès aient été à la hauteur de ses éminentes qualités? Sa valeur scientifique, la droiture de son caractère, n'ont jamais été mises en doute. Mais, de même que rien ni personne ne lui était indifférent, lui-même était pour chacun un sujet d'étude, pour quelques-uns même de défiance. Se livrant trop peu, on ne le connaissait pas assez, et comme il avait pour la vérité une passion presque imprudente et incapable de ménagements, il heurta souvent et inconsidérément les opinions et les préférences personnelles. Il était d'une ignorance naïve dans l'art de se ménager, dans le sein des jurys, de ces intelligences qui aident volontiers à tourner les obstacles. Peut-être est-ce là qu'il faut chercher le secret des derniers échecs qui l'impressionnèrent si cruellement.

Au moment où les succès longtemps entrevus allaient, enfin, être la récompense de ses efforts, Fritz fut atteint, le 19 août, à deux heures du matin, par une attaque foudroyante de choléra.

Seul, sans secours, il passa dans un cruel isolement sept heures de douleurs, pendant lesquelles il ne se fit aucune illusion sur sa fin prochaine. Et lorsque enfin quelqu'un pénétra chez lui, et qu'à sa demande Siredey et moi fûmes arrivés, il put encore nous serrer la main et nous dire un dernier adieu; mais déjà il ne prononçait plus les mots que son intelligence, parfaitement nette, voulait encore nous adresser. Deux heures après, sa vie était terminée. De tant d'espérances, il ne restait plus que le souvenir.

Messieurs, le seul hommage qui fût digne de Fritz, vous l'avez donné en montrant qu'il est des amitiés qui survivent à la mort. Que ce soit un allégement à la douleur des siens de savoir quel vide cette perte cruelle laisse dans le sein de la Société, et quelle place sa mémoire conservera parmi vous!

Paris. — Imprimerie de E. MARTINET, rue Mignon, 2.